Principe de contrôle, communication et temporalités organisationnelles

Principle of Control, Communication, and Organizational Temporalities

Valérie Carayol

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edc/276>

DOI : 10.4000/edc.276

ISSN : 2101-0366

Éditeur

Université Lille-3

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 77-89

ISBN : 2-9514961-6-8

ISSN : 1270-6841

Référence électronique

Valérie Carayol, « Principe de contrôle, communication et temporalités organisationnelles », *Études de communication* [En ligne], 28 | 2005, mis en ligne le 16 janvier 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/edc/276> ; DOI : 10.4000/edc.276

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

Principe de contrôle, communication et temporalités organisationnelles

Principle of Control, Communication, and Organizational Temporalities

Valérie Carayol

- 1 *Si l'urgence n'existe pas, il faut l'inventer.* C'est, en substance ce qu'explique Pascal Jelliman (Jelliman, 2000) dans un travail de thèse récent qu'il a mené au Centre de Recherche en Gestion de l'École Polytechnique (CRG). Dans une démarche étonnante, ce chercheur a expérimenté la « fabrication d'urgences » pour mieux mobiliser des membres d'une organisation, allant jusqu'à théoriser le type de menaces nécessaires susceptibles de mettre les individus suffisamment sous tension pour qu'ils soient décidés à agir. On apprend ainsi, que plus on menace l'identité et les acquis d'un groupe de salariés, plus ils seront disposés à prendre rapidement des mesures pour faire face à la situation. Le cynisme du chercheur va jusqu'à théoriser ce qu'il appelle les ressorts d'une « théâtralisation » de la gestion, que l'on pourrait décrire comme une mise en scène de menaces et d'opportunités inscrites dans un contexte temporel d'urgence.
- 2 La mise en scène du risque et de l'insécurité, la dramatisation de l'aléa dans un contexte d'urgence, deviennent, après la menace de sanctions, des méthodes de management, et ils sont évoqués sans apparemment que cela suscite plus d'émoi que cela.
- 3 À la figure de l'homme effrayé par la sanction, ont succédé, en termes de conception de l'homme au travail, la figure de l'employé pour qui l'appât du gain était le moteur de l'action, puis celui qui recherchait au travail des satisfactions sociales ou l'épanouissement personnel, voire l'investissement narcissique. Les théories d'Argyris sont loin et la boucle semble bouclée. Jellimann voudrait apporter la preuve que l'homme contemporain est plus productif dans l'insécurité et que celle-ci, mise en scène dans des situations d'urgence est efficace, plus efficace que l'esquisse d'un horizon meilleur, pour mettre l'homme au travail. Ce retour en arrière dans l'utilisation de formes particulières

de menace, à propos duquel David Courpasson (Courpasson, 2000 : 13) n'hésite pas à parler de « despotisme organisationnel », signe la montée en puissance d'un climat de violence dans les relations sociales, en même temps qu'il invite à s'interroger sur les usages du temps et des temporalités dans les processus de management et dans l'organisation de manière générale.

- 4 Ce retour en arrière interroge dans le même temps l'actualité d'une transition généralisée vers une organisation post-disciplinaire qui aurait délaissé complètement les concepts d'hétéronomie et de discipline pour valoriser les concepts d'autonomie et de responsabilité.

De la société du risque à l'hyper modernité

- 5 Faut-il voir dans les résultats de la recherche que nous venons de citer, ou même la possibilité d'existence d'une telle recherche, un indice ou une preuve de l'avènement de cette *société du risque* dont parle Ulrich Beck ? (Beck, 2001).
- 6 Si l'utopie sécuritaire a effectivement succédé à l'utopie égalitaire comme le défend Beck, alors il n'est pas très étonnant, dans un monde où l'individualisme se développe, de voir jaillir des formes d'actions collectives, voire de solidarité, favorisées par la peur et par l'urgence. Des indices de plus en plus nombreux montrent comme l'a souligné aussi Castells (Castells, 97) que la socialité tendrait à se construire désormais sur des bases défensives. L'insécurité serait ainsi en passe de devenir un des arguments majeurs susceptibles de légitimer l'action collective.
- 7 Peut-être faut-il y voir également un effet de l'*hyper modernité* (Aubert, 2004 ; Lipovetski & Carles, 2004) dans laquelle nous serions entrés, qui fait de l'accélération continue des pratiques sociales, un des traits de nos sociétés, marquées par l'excès sous toutes ses formes ? Dans ce contexte, répondre à l'urgence, ou agir dans l'urgence deviennent des modes d'action habituels et relativement valorisés qui ne suscitent pas d'interrogation. L'agenda surchargé du cadre dirigeant n'est-il pas devenu la preuve de son utilité sociale, le signe ostensible de son appartenance sociale à la catégorie des « hyperactifs », des « surbookés », tous ces adjectifs désignant désormais des personnes ayant des postes « à responsabilité » ?
- 8 Si les notions de projet et de développement durable irriguent les discours entrepreneuriaux, dans les activités productives, les notions d'urgence, de flexibilité, de réactivité se développent de manière paradoxale comme en écho.
- 9 Flexibilité et réactivité caractériseraient les nouvelles formes d'interactions qui prévaudraient dans la société dite « hyper moderne » marquée par la généralisation de l'usage des technologies de communication et le « présentisme » (Hartog, 2003). La généralisation de l'usage des technologies de communication semble, en effet, être en rapport avec l'accélération continue et l'installation de cette « tyrannie de l'urgence » (Laidi, 1999) dont on parle aujourd'hui et qui touche particulièrement les organisations.
- 10 Un sondage de l'institut Chronopost/Ipsos de mai 2004¹ montre, pour aller dans ce sens, que 78,3 % des cadres supérieurs disent que les TICS ont accéléré leur rythme de travail. Si l'accélération n'est pas l'urgence car elle peut aussi signifier rythme ou cadence plus soutenue, il n'en reste pas moins que l'accélération continue contribue à faire émerger cette « urgence ordinaire » dont Nicole Aubert a fait l'analyse (Aubert, 2003).

- 11 Syndrome d'épuisement professionnel, stress, agressivité au travail, les temporalités auxquelles sont soumis les salariés ne se résument donc plus désormais aux cadences des chaînes de production. L'actualité des questions de temporalités dans les organisations ne se résume plus non plus à la question du temps de travail, mais bien aux usages différenciés et aux différentes temporalités construites dans et par le travail, dans et par les technologies de communication, et à leurs effets.

L'argument temporel, un argument d'autorité

- 12 « L'argument temporel » peut être utilisé, dans le domaine de la communication interne, ou plus généralement dans les pratiques managériales, de manière stratégique et c'est apparemment ce qui semble être préconisé par Jelliman sous le couvert de l'appellation « théâtralisation de la gestion ».
- 13 Comme la figure du *client roi* ou celle de la *qualité*, la figure de *l'urgence*, en l'occurrence, permet d'asseoir la légitimité des pratiques de l'encadrement sans que celles-ci, aussi coercitives soient-elles, n'apparaissent comme étant le résultat des décisions des responsables hiérarchiques. Elles apparaissent comme une nécessité venue de l'environnement turbulent, du marché instable, du système technologique en voie d'obsolescence, etc.
- 14 À la figure du pouvoir coercitif basé sur la puissance et la force, s'est substituée, avec l'avènement de nos sociétés démocratiques, la figure de l'autorité (Revault D'Allonnes, 2005). L'urgence fait autorité, comme figure temporelle prégnante dans l'hyper modernité : elle n'est pas discutable, ni même discutée. Elle est la figure d'un pouvoir sans centralité et sans consistance.
- 15 Au discours du projet et de la construction volontariste de l'avenir sur des bases choisies, s'opposent des pratiques, qui, au nom de l'urgence impose, non des choix, mais des pratiques comme l'imitation (le *benchmarking*) ou encore des décisions autoritaires éliminant le temps de la négociation et de la concertation. Au nom de l'urgence un gouvernement peut légiférer par « ordonnance », en évitant les « retards » suscités par un débat démocratique.
- 16 L'utilisation stratégique des dimensions temporelles n'est pas nouvelle. L'effet de surprise, comme l'empêchement d'anticiper sont promus par les spécialistes de la stratégie comme des facteurs susceptibles d'entraîner une supériorité dans les combats, conflits ou différends. Hermes, figure mythique de la communication, est décrit comme le dieu des aubaines, celui qui sait utiliser la surprise (Detienne & Vernant, 1974), la métis des Grecs, cette intelligence rusée, alternative à la force et à la puissance, mais incontestable pouvoir qui permet au faible de triompher du fort. Il sait se servir de la surprise et il sait saisir l'occasion quand elle se présente à lui, il peut faire face à l'inattendu et en tirer profit.
- 17 L'opacification du futur, et l'impossibilité de se situer dans une dynamique de projet ressentie dans certaines situations organisationnelles marquées par l'urgence peuvent aussi être mises en rapport avec la description du pouvoir absolu que fait Pierre Bourdieu (Bourdieu, 1977) : celui d'un pouvoir qui s'exprime lorsqu'il n'y a plus d'anticipation possible, « quand on ne donne aux autres aucune prise à leur capacité de prévoir » (Laidi, 1999).

- 18 Dans sa réflexion sur les systèmes disciplinaires, Michel Foucault montre également que le pouvoir « s'articule directement sur le temps ; il en assure le contrôle et en garantit l'usage ». Cette réflexion développée dans *Surveiller et Punir* (Foucault, 1975) laisse entrevoir une relation qui serait proche de celle que l'auteur avait déjà fait apparaître à propos de la gestion de l'espace et dont il avait fait l'essentiel de son ouvrage sur les systèmes disciplinaires.
- 19 L'ordonnancement spatial a permis d'après Foucault de faire fonctionner l'espace scolaire notamment, comme « une machine à apprendre, mais aussi à surveiller, à hiérarchiser, à récompenser » (Foucault, 1975 : 172-173). La gestion du temps, considéré de manière cyclique, contribue dans son analyse de façon similaire au contrôle. La réflexion de Foucault sur les emplois du temps, utilisés très tôt dans l'histoire par les ordres religieux et l'institution militaire, en témoigne. Obéissant à trois grands procédés : « établir des scansion, contraindre à des occupations déterminées, régler les cycles de répétitions » (Foucault, 1975 : 175), il est une garantie de non-oisiveté ; l'emploi du temps conjure le péril du gaspillage temporel. Cette analyse garde encore de son actualité, même si la multiplication des différentes formes de temporalités induites par l'usage des TIC oblige à renouveler et à actualiser l'analyse.
- 20 La conception d'un temps-ressource, naturalisé et pouvant être manipulé ou utilisé d'une manière stratégique par des individus ou groupes sociaux dans des rapports de pouvoir, ne constitue cependant qu'une façon de concevoir celui-ci, qui ne permet pas forcément d'éclairer complètement le rôle que les technologies de l'information et de la communication ou les pratiques de communication peuvent entretenir avec les temporalités et notamment le contrôle social, tel qu'il peut être conceptualisé aujourd'hui.
- 21 Des études qui commencent à se multiplier invitent à considérer les relations entre pratiques communicationnelles et pratiques temporelles comme des pratiques qui se constituent mutuellement et sous un jour qui dépasse cette perspective d'un temps naturalisé qui peut être manipulé par un sujet ou un pouvoir souverain. Elles méritent une certaine attention. Elles permettent d'interroger la question du contrôle social d'une nouvelle manière et invite à prolonger les recherches dans cette direction.

La question du temps dans l'étude des phénomènes de communication

- 22 Sans évidemment chercher à faire le tour d'une question très vaste, il est intéressant de souligner l'ancienneté de la mise en évidence d'un rapport étroit entre pratiques communicationnelles et pratiques du temps. Les travaux de Gabriel Tarde, qui intéressent particulièrement les sciences de l'information et de la communication, ont dès le début du siècle pointé la dimension temporelle de certaines pratiques de communication dans l'espace social. S'intéressant dans son ouvrage *L'opinion et la foule* (Tarde, 1901), à la différence entre public et foule, et à la nature du lien social qui fait les publics, il mentionne par exemple la question temporelle et notamment la notion de la simultanéité. Ce qui crée un public selon Tarde, c'est : « la simultanéité de leur conviction ou de leur passion, la conscience possédée par chacun d'eux que cette idée ou cette volonté est partagée au même moment par un grand nombre d'hommes (Tarde, 1901). D'une manière générale, la question de la temporalité, d'Aristote à Ricoeur, a été l'objet

de nombreuses réflexions dont Georges Balandier s'est fait l'écho, dans le cadre d'un colloque à Bordeaux (Vitalis A., Tétu J.-F., Palmer M. et Castagna B., 2000). Mais si plusieurs disciplines des sciences humaines et sociales ont depuis longtemps pris la temporalité pour objet, cette perspective est encore assez peu utilisée dans le domaine des sciences de l'information et de la communication.

- 23 Côté français, cette situation semble tenir à une difficulté majeure (Carayol, 2004) : l'opposition qui a été faite par Lucien Sfez (Sfez, 1978) et reprise d'une certaine façon par Régis Debray (Debray, 1997), entre communication et mémoire.
- 24 Cette opposition nous semble peu pertinente ; notons simplement ici, que le signe a par exemple été défini comme une habitude par Deleuze, la signification comme le résultat d'une habitude par Pierce et le code comme une mémoire par Serres. Dans ces trois cas, la dimension temporelle et mémorielle du signe est mise en avant, montrant ainsi le rôle majeur des dimensions temporelles dans le domaine symbolique et les processus de communication.
- 25 Il n'empêche, cette opposition a rendu difficile la prise en compte simultanée des concepts de communication et de mémoire et a mis, d'une certaine manière, la question de la temporalité hors du champ des questionnements français sur la communication, même s'il existe, bien sûr des travaux sur ces questions.
- 26 Ils sont cependant peu nombreux et Yves Winkin écrivait en 1993 dans le dictionnaire critique de la communication sous la direction de Lucien Sfez (Winkin, 1993) :

Il y a quelque paradoxe dans le constat que l'étude de la dimension temporelle de la communication interpersonnelle et interculturelle est encore fort peu active, alors que le temps est un des investissements majeurs de la société occidentale contemporaine.
- 27 Certes, les recherches sur les médias ont pointé leur dimension structurante d'un point de vue temporel, notamment avec la notion de « fonction d'agenda » dès les années 70. D'autres travaux consacrés aux interactions entre phénomènes temporels et communicationnels ont été menés, surtout à la fin des années 70 et ce champ d'étude particulier a reçu l'appellation de *chronémique* (Bruneau, 1977)². Les travaux d'Edward T. Hall (Hall, 1982) ont connu également une large diffusion, mettant en relief les variations culturelles dans les interactions liées à différentes conceptions du temps.
- 28 Quelques auteurs ont investi ce champ d'études depuis la fin des années 90 renouvelant la réflexion à caractère philosophique entre temps et technique (Stiegler, 2001) et la prolongeant. Paul Virilio (Virilio, 1995) a proposé, par exemple, le concept de « dromologie » pour parler de l'économie du temps des activités interactives et de la rythmique publique ; André Vitalis (Vitalis, 2000) s'est notamment intéressé, à travers plusieurs études, aux temporalités médiatiques et à l'articulation temps médiatique-temps privé ; Nicole d'Almeida (d'Almeida N., 2001) a étudié, quant à elle, les récits organisationnels comme autant de moyens d'homogénéiser les trames temporelles dans les organisations en se référant à Ricoeur.
- 29 Pour dire la vitalité de ces questionnements aujourd'hui, signalons que trois revues américaines dans le champ de la communication organisationnelle ont consacré un numéro thématique à ces questions depuis 2001³.

- 30 Trois principales approches dans l'étude des dimensions temporelles des activités organisationnelles, peuvent être distinguées (Ballard & Seibold, 2004) :
- La première consisterait à considérer **les caractéristiques objectives du temps** et explore les processus sociaux impliqués dans la mise en place des règles et des normes. On traite ici des temps de travail, du temps de loisirs, de la partition temps de travail, temps privé, des délais dans l'accomplissement du travail, etc. (Schriber & Gutek, 1987).
- 31 Certaines caractéristiques temporelles sont parfois distinguées (Ballard & Seibold, 2004) :
- La flexibilité (flexibility) – le degré de rigidité ou d'adaptation à l'imprévisible,
 - Le tempo (pace) – le rythme de travail,
 - La protection (protection) – le degré de protection des séquences temporelles contre les intrusions,
 - La linéarité (linearity) – la capacité à faire une chose à la fois,
 - La programmation (scheduling) – le degré de formalisation dans la programmation des activités,
 - La ponctualité (punctuality) – la précision dans l'usage du temps,
 - L'ajustabilité (scarcity) – la possibilité pour le temps d'être considéré comme une variable ajustable ou non.
 - La seconde approche s'intéresse **aux représentations subjectives du temps** et à l'impact psychologique de celles-ci sur les comportements et attitudes. Schriber & Gutek (1987) ont mis en avant, dans cet esprit, des dimensions temporelles variables qui permettraient aussi de caractériser ces dernières : l'autonomie dans l'usage du temps, la conscience du temps, etc.
 - La troisième s'intéresserait aux **aspects intersubjectifs ou partagés dans l'expérience du temps**, incluant la façon dont celle-ci forme, et est construite par les interactions dans le groupe, l'organisation ou l'environnement. De fait on peut envisager les pratiques de communication comme *des processus de temporalisation* et souligner le fait qu'elles contribuent à générer des pratiques du temps collectivement et interactivement.

Les pratiques de communication comme des pratiques de temporalisation

- 32 À la suite de l'observation de pratiques de communication organisationnelles nous avons observé qu'elles tissaient des trajectoires plurielles dans l'espace-temps notamment du point de vue de :
- L'anticipation et la conjecture
 - L'émergence et l'improvisation
 - La pérennisation ou l'engrammation.
- 33 Ces différentes orientations temporelles s'élaborent à travers un ensemble de pratiques : pratiques de veille, pratiques publicitaires, publications de chartes éthiques, usage de certaines applications technologiques en temps réel ou technologies mobiles, méthodes de coordination (agendas partagés) et de *reporting*, pratiques de commémoration, d'archivage, gestion collective des savoirs, etc. Les pratiques de communication autorisent une sorte de « chrono genèse » qui devient spécifique à l'entité organisationnelle considérée.
- 34 Elles peuvent être envisagées, en s'inspirant de la définition du langage d'Humboldt, plus comme d'incessantes activités (*energeia*) ayant un pouvoir de modulation et

d'actualisation des réalités organisationnelles que comme des instruments (*ergon*) au service d'un projet pré-établi (Foucault, 1966).

- 35 Les observations menées, notamment à travers une étude sur des « intranets » dans des entreprises aquitaines, nous ont permis de montrer que les dimensions temporelles de l'organisation sont élaborées, à la fois à travers quelques choix intentionnels d'un certain nombre d'acteurs stratégiques, mais sont aussi le fruit des actes et des activités communicationnelles qui ont une valeur opérative indépendamment des projets dans lesquels ils s'insèrent. Les effets de l'introduction d'une technologie de communication, d'une méthode de coordination ou de *reporting* et notamment ses effets en termes de modulation temporelle, sont, par exemple, loin d'être toujours maîtrisés ni connus *ex ante*. Ils ne relèvent pas ou plus de la persuasion, mais semblent plutôt relever d'une orthopraxie, dont la prétention n'est plus la conformité cognitive, ni l'assujettissement, mais la conformité actionnelle ou fonctionnelle, et l'efficacité pragmatique promue au rang de valeur axiologique.
- 36 Ce constat nous oblige à interroger fortement l'idée d'une prévalence des formes organisationnelles post-disciplinaires sollicitant de plus en plus l'autonomie, le gouvernement de soi, voire l'exigence de production de soi tout en minimisant l'usage de l'interdit et la discipline. Les observations menées nous conduisent à faire l'hypothèse de l'existence de formes organisationnelles « néo-disciplinaires » au sein desquelles un contrôle social fragmenté, porté par les TIC se développerait.
- 37 Nous voyons dans la construction de temporalités particulières, et particulièrement celle de l'urgence, via les pratiques de communication et les TIC, un potentiel de contrôle social, dans la conception post foucaldienne qu'en donne aujourd'hui Lianos (Lianos, 2001). Ce dernier défend l'idée que la plupart des contextes ou dispositifs de contrôle institutionnel ne véhiculent pas de tentative de structurer intérieurement des façons de se comporter :

Dans les milliers d'échanges quotidiens qui tissent ensemble le fond socioculturel du sujet postmoderne, il n'existe aucune volonté de promouvoir et de constituer un univers cognitif et moral. Le seul objectif recherché est d'avoir des comportements propices à l'efficacité fonctionnelle des organisations. Le souci du contrôle institutionnel ne peut donc continuer d'être vu comme une prolongation d'assujettissement, ni dans le sens d'une soumission ni dans son acceptation foucaldienne de la constitution de l'être humain socialisé en sujet. La vision moderniste globale du contrôle n'est plus opérante dans une grande majorité de contextes contemporains. En revanche, on aurait plutôt affaire à un « désujettissement » de l'individu, majoritairement transformé en usager fragmenté, car l'objet de contrôle est de réguler exclusivement la coquille fonctionnelle de l'activité liée chaque fois à l'institution.
- 38 La régulation fonctionnelle semble récursivement produite par les temporalités organisationnelles, elles-mêmes modulées et transformées par des pratiques de communication dont le contenu devient de moins en moins important ou signifiant.
- 39 Si les instruments de gestion ont fait l'objet d'analyses pour comprendre leur effectivité (Moisdon, 1997), notamment en termes de formalisation, de mesure et de comparaison, les outils et méthodes de communication, considérés du point de vue de la régulation et de la temporalisation gagneraient, il nous semble, à être interrogés dans le même esprit, pour mieux comprendre leur action et leur effectivité notamment en termes de contrôle social institutionnel.

BIBLIOGRAPHIE

- Aubert, N.**, (dir.), (2004), *L'individu hypermoderne*, Paris, Eres.
- Aubert, N.**, (2003), *Le culte de l'urgence, La société malade du temps*, Paris, Flammarion.
- Augé, M.**, (2003), *Le temps en ruine*, Paris, Galilée, 2003.
- Beck, U.**, (2001), *La société du risque*, Paris, Aubier.
- Ballard, D. I. et Seibold, D. R.**, (2004), « Organizational member's communication and temporal experience. Scale development and validation », *Communication research*, vol. 31, n° 2, April 2004, pp. 135-172.
- Ballard, D. I. et Seibold, D. R.**, (2003), « Communication and organizing in time », *Management Communication Quarterly*, vol. 16, février 2003, pp. 380-415.
- Bayart, D.**, (1995), « L'urgence dans les organisations : où, quoi, comment ? Appel à des observations empiriques », *Temporalistes*, n° 29, mars 1995, pp. 3-4.
- Bayart, D.**, (1998), « Temps et organisation : vers une ingénierie temporelle », *revue Française des affaires sociales*, n° 3, juillet-septembre 1998.
- Bourdieu, P.**, (1997), *Méditations pascaliennes*, Paris, Le Seuil.
- Bruneau, T.**, (1977), « Chronemics : the study of time in human interaction », *Communication, Journal of the communication Association of the pacific*, n° 6, pp. 1-30.
- Carayol, V.**, (2004), *Communication organisationnelle : une perspective allagmatique*, Paris, l'Harmattan.
- Castells, M.**, (1997), *The power of identity*, Oxford, Blackwell.
- Contreras, J.**, (2004), « La révolution lente est en marche », in : *Newsweek* et in : *Courrier international*, n° 738-739, du 23 décembre 2004, pp. 36-37.
- Courpasson, D.**, (2000), *L'action contrainte. Organisations libérales et domination*, Paris, P.U.F.
- Darreon, J.-L.**, (1998), « L'urgence en débat », in : *Sciences de la Société*, n° 44, Mai 1998, pp. 3-13.
- Debray, R.**, (1997), *Transmettre*, Paris, Odile Jacob.
- Dosse, F.**, (1997), *L'empire des sens, l'humanisation des sciences humaines*, Paris, La Découverte.
- Eriksen, T. J.**, (2001), *Tyranny of the moment. Fast and slow Time in the information age*, London, Pluto Press.
- Foucault, M.**, (1975), *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.
- Foucault, M.**, (1966), *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.
- Floris, B.**, (1996), *La communication managériale, la modernisation symbolique des organisations*, Grenoble, PUG.
- Giddens, A.**, (1994), *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan.
- Hall, E. T.**, (1982), *Danse de la vie : temps culturel, temps vécu*, Paris, Seuil.
- Hartog, F.**, (2003), *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil.

- Jellimann, P.**, (2000), « Gérer par l'urgence des enjeux de long terme », Exposé du 4 février 2000, séminaire « Vie des Affaires », École de Paris du management, <http://www.ecole.org>.
- Laidi, Z.**, (1999), « Pourquoi vivons nous dans l'urgence ? », in : *Études*, n° 3906, juin 1999, pp. 775-788.
- Laidi, Z.**, (1999), *La tyrannie de l'urgence*, Montréal, Fides.
- Lianos, M.**, (2001), *Le nouveau contrôle social : toile institutionnelle, normativité et lien social*, Paris, l'Harmattan.
- Lianos, M.**, (2003), « Le contrôle social après Foucault », *Surveillance & Society* 1 (3), pp. 431-448.
- Lipovetsky, G. et Carles, S.**, (2004), *Les temps hypermodernes*, Paris, Grasset.
- Maier, C.**, (2004), *Bonjour paresse. De l'art et de la nécessité d'en faire le moins possible en entreprise*, Paris, Michalon (éd.).
- Moisdon, J. C.**, (dir.), (1997), *Du mode d'existence des outils de gestion. Les instruments de gestion à l'épreuve de l'organisation*, Paris, Seli Arslan.
- Revault, D'allonnes, M.**, (2005), « Le temps et l'autorité. A propos d'Alexandre Kojève », *Esprit*, n° 3-4, mars-avril 2005, pp. 208-214.
- Ricoeur, P.**, (2000), *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.
- Riveline, C.**, (1995), « L'urgence, scandale pour la raison », *Temporalistes*, n° 29, mars 1995, pp. 18-21.
- Rot, G.**, (1998), « Urgence et flux tendu dans l'industrie automobile », *Sciences de la Société*, n° 44, Mai 1998, pp. 99-110.
- Sansot, P.**, (2004), « Non point la vacuité, mais la vacance de l'être », in : *Magazine littéraire*, n° 433, juillet-août 2004, pp. 30-31.
- Schriber, J. B. et Gutek, B. A.**, (1987), « Some time dimensions of work : the measurement of an underlying dimension of organizational culture », *Journal of Applied Psychology* 72, pp. 642-650.
- Sfez, L.**, (1993), *La politique symbolique*, Paris, Quadrige, P.U.F. (1^{er} ed. sous le titre *L'enfer et le paradis*, 1978).
- Stiegler, B.**, (2001), *La technique et le temps*, Paris, Galilée.
- Tempos**, (2005), Revue papier de l'Institut Chronopost, n° 3, janvier 2005.
- Usunier, J.-C.**, (1995), « Une critique de la fonctionnalité de l'urgence », in : *Temporalistes*, n° 29, mars 1995, pp. 5-10.
- Virilio, P.**, (1995), *La vitesse de libération*, Paris, Galilée.
- Vitalis, A., Domenget, J. C. et Turcin, K.**, (2005), *Temporalités médiatiques et vies quotidiennes*, Rapport de recherche, Université de Bordeaux 3, GREM-CEMIC, Bordeaux, MSHA, 159 p.
- Vitalis, A., Tétu, J.-F., Palmer, M. et Castagna, B.**, (dir.), (2000), *Médias, temporalités et démocratie*, Rennes, Apogée.
- Winkin, Y.**, (1993), « Chronémique », in : Sfez L., (1993), *Dictionnaire critique de la communication*, Paris, P.U.F., tome 1, p. 434.
- Zarifian, P.**, (2001), *Temps et modernité*, Paris, L'Harmattan.

NOTES

1. *Tempos*, revue de l'Institut Chronopost, n° 3, janvier 2005.
 2. Bruneau T., (1977), « Chronemics : the study of time in human interaction », *Communication, Journal of the communication Association of the pacific*, n° 6, pp. 1-30.
 3. *Academy of Management Review* (2001), *Work and Occupation* (2001), *Academy of Management Journal* (2002).
-

RÉSUMÉS

Le recours à l'urgence comme argument de légitimation d'un certain nombre de pratiques du management, soutenu par l'usage des technologies de communication, incite à revisiter les relations qu'entretiennent les pratiques de communication avec les temporalités organisationnelles. C'est ce à quoi invite l'auteur de cet article, en proposant, après un bref rappel de quelques travaux américains sur ces questions, des pistes pour considérer les pratiques de communication comme des pratiques de temporalisation, susceptibles de mettre en œuvre un contrôle social envisagé dans une perspective post-foucaldienne, à la suite de Michalis Lianos, comme une pratique de dé-sujettissement.

Recourse to urgency as an argument of legitimation for a number of managerial practices supported by the use of communication technologies invites us to revisit the relations between communication practices and organizational temporalities. After proposing a short look back on some American work on these questions, the paper presents a number of approaches to seeing communication practices as temporalization practices likely to implement social control considered from a post-Foucault perspective in the way Michalis Lianos defines it.

INDEX

Keywords : ICT, control, temporality, settings, urgency, management, communication practice

Mots-clés : TIC, temporalité, contrôle, dispositifs, urgence, management, pratiques de communication

AUTEUR

VALÉRIE CARAYOL

Valérie Carayol travaille sur des problématiques de communication organisationnelle au sein du GREC/O, Groupe de recherche en communication des organisations de l'Université de Bordeaux 3, qu'elle anime. Elle dirige le master en communication des organisations de l'Institut des Sciences de l'Information et de la Communication de l'Université de Bordeaux 3. Elle est membre de la SFSIC et de l'Euprera. Dernier ouvrage paru : *Communication organisationnelle : une*

perspective allagmatique, L'Harmattan, 2004. Adresse électronique : valerie.carayol@u-bordeaux3.fr.